

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[163. Val-Richer, Jeudi 18 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

163. Val-Richer, Jeudi 18 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambition politique](#), [Discours du for intérieur](#), [Mandat parlementaire](#), [Parcours politique](#), [Politique \(Internationale\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1838-10-18

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- je me suis trompé hier. Aujourd'hui doit être le 163, et hier n'était que le 162.
- Si je ne me trompe

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°195/219

Information générales

Langue Français

Cote

- 463, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2

- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/289-293

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°163 Jeudi 18 octobre. 6 h et demie

Si je ne me trompe ; je me suis trompé hier. Aujourd’hui doit être le 163 et hier n’était que le 162. Cette fin du mois d’octobre est pour moi, un temps de fatigue et d’ennui. Les dîners m’écrasent. On commence à revenir à la ville. On sait que je vais partir. Chacun se croit obligé et pressé d’être poli pour moi. J’ai quatre dîners, en perspective. J’en ai refusé deux hier. Je refuse tout ce qui ne m’est pas politiquement utile. Quand ce mois finira j’aurai un petit plaisir, celui de la délivrance à côté d’un grand bonheur. Le redoublement de tendresse de Mad. de Castellane m’amuse. Elle sait être fort caressante. Je m’en rapporte à vous pour ne rendre que ce qu’on rend sans rien donner. Elle a de l’esprit et un savoir faire trop remuant, trop visible, mais assez intelligent et très persévérand. Elle est vraiment très attachée et dévouée à M. de L.

Au temps de leurs infidélités naturelles, elle disait toujours : " Quand M. Molé me reviendra, car il me reviendra, il me retrouvera. " Est-ce que les Sutherland sont logés à la Terrasse que leurs enfants puissent ainsi venir vous embrasser de grand matin ? Ce sont d’heureux enfants. On vous fait mal en vous montrant qu’on vous aime. C’est qu’on en vous le montre pas toujours, à tout instant. Il ne faut pas avoir du bonheur à longs intervalles et par accès. Il veut la continuité. Le soleil lève devant moi froid, mais dans un ciel pur, malgré les torrents de pluie d’hier. Je vous désire de tout mon cœur, ici, près de moi ; pour moi d’abord, pour vous ensuite. Je vous ferais du bien. Ce séjour est calme et doux. Une âme fatiguée y peut trouver du repos, et vous y trouveriez aussi de la tendresse. Il n’y a point de repos tout seul. Nous parlerions, nous ne parlerions pas, comme vous voudriez. Vous pleureriez si vous vouliez. Pas trop fort, n’est-ce pas ? Pas ces sanglots où tout votre être semble près de se briser, car je vous demanderais grâce, grâce pour moi-même. J’ai le cœur bien fatigué aussi, plus fatigué que je ne le montre, même à vous. Vous me seriez bonne, vous me feriez du bien aussi. Je veux que vous m’en fassiez. J’en ai besoin et j’y compte. Vous ne viendrez pas ici, mais j’irai vous retrouver.

8 heures

Je rentre. J’ai été me promener vingt minutes dans le jardin. J’y serais resté plus longtemps. Mais les ouvriers m’ont chassé. Quand on est vu, on n’est pas seul. Vous avez raison. Rien n’aide plus à rester ministre que de ne pas vouloir s’en aller. Rois ou Parlement ne chassent guère leurs ministres quand il faut absolument les chasser. Mais les révolutions sont plus brutales, et le Duc de Frias pourrait y être pris. A la vérité, la révolution d’Espagne est une si pâle copie qu’on peut se jouer d’elle sans y risquer comme sans y gagner grand chose. On m’a assuré quand la lettre, pendant je ne sais plus quelles Cortes, on allait voir tous les matins, dans le Moniteur, ce qui s’était fait en France à pareil jour pour savoir comment on remplirait sa journée. M. de Boislecomte est-il encore à Paris ? Si vous le rencontrez, faites-le causer sur le Pacha d’Egypte. Il doit être assez curieux à

entendre sur l'état d'esprit où se trouve aujourd'hui cet homme là, et ce qu'on en peut conjecturer. J'admire beaucoup la netteté avec laquelle les Orientaux, quand une situation est une fois décidée en prennent leur parti et s'y accommodent sans cesser au fond, de travailler à la changer si elle leur déplaît. Il n'y a que cela de digne, et j'ajoute d'utile. Dans notre monde, on s'use, en petits efforts contre l'impossible. C'est dommage que Méhémet Ali ne soit pas sur un plus grand théâtre et avec plus d'avenir.

10 h.

Peu m'importe que vous griffonnez pourvu que ce ne soit pas un signe de lassitude. Je suis fort aise que votre fils vous reste quelques jours de plus. Je serais fort aise aussi de le trouver encore à Paris, et de le connaître. Adieu Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 163. Val-Richer, Jeudi 18 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-18

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1588>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 18 octobre 1838

Heure6 h et demie

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Références

Personnes citéesLieven, Alexandre de

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

3. 163

Jeudi 18 Octobre - 6 h. et demie 163

Si je me trompe, je me suis
trompé hier. Aujourd'hui doit être le 163 et hier était
que le 162.

Cette fin du mois d'Octobre est pour moi un tour de
fatigue et d'ennui. Des dîners meurent. On commence à
rentrer à la ville. On sait que je vais partir. Chacun se
croit obligé et pressé d'être parti pour moi. J'ai quatre dîners
en perspective. J'en ai refusé deux hier. Je refuse tous ce
qui ne m'est pas politiquement utile. Quand le mois finira,
j'aurai un petit plaisir, celui de la délivrance, à cette d'im-
grand bonheur.

Le redoublement de l'indulgence de madame de Castellane
m'amuse. Elle sait être fort caressante. Je m'en rapporte
à vous pour me rendre que ce qu'on rend sans rien donner.
Elle a de l'esprit et un savoir faire trop romanesque, trop
visible, mais assez intelligent et très perspicace. Elle est
vraiment très attachée et dévouée à M. & l'. Au tour de
leur infidélité mutuelle, elle disait toujours : « Quand M.
Mole' me reviendra, car il me reviendra, il me retrouvera »

Est-ce que le Sutherland dont logé à la Terrasse, que
leurs enfans puissent ainsi venir nous embrasser de grande

matin ? le soleil s'heurte aux enfans. Si vous faites mal au voeux
montrant qu'on vous aime. C'est qu'on ou vous le montre pas
toujours, à tout instant. Il ne faut pas avoir du bonheur
à longs intervalles et par accès. Il vaut la constance.

Le soleil luit devant moi, froid, mais dans un lit
pas, malgré la tornade de pluie d'hier. Je vous desire de tout
mon cœur, ici, près de moi; pour moi d'abord, pour vous
ensuite. Je vous ferai du bien. Le séjour est calme et
doux. Une ame fatiguée y peut trouver du repos, et vous
y trouverez aussi de la tendresse. Il n'y a point de repos
tout seul. Dans partouze, nous ne parlions pas, comme
vous voudriez. Vous pleureriez, si vous vouliez. Pas trop fort,
n'est-ce pas ? pas ce sanglot où tout votre être semble
pris de se briser, car je vous demanderais grâce, grâce
pour moi-même. J'ai le cœur bien fatigué aussi, plus
fatigué que je me le montre, même à vous. Vous me
seriez bonne; vous me feriez du bien aussi. Je veux que
vous m'en fassiez. J'en ai besoin et j'y compte. Vous
me viendrez pas ici, mais j'irai vous retrouver.

Bussy.

Je rentre. J'ai été me promener vingt minutes dans le
jardin. J'y reviendrai plus longtemps. Mais les ouvriers vont
chasser. Quand on est vu, on n'est pas seul.

Vous avez raison. Ainsi n'aide plus à rester ministre

que de ne pas voulois s'en aller. Roi ou Parlement ne chassent
pas leurs ministres quand il faut absolument les chasser. Mais
la révolution dont plus tout, et le duc de Triva, pourroit y
être pris. à la vérité, la révolution d'Espagne est une si
pâle copie qu'on peut se jouter d'elle sans y risquer comme
sans y gagner grand' chose. On m'a apuré qu'à la lettre,
pendant que je ne sais plus quelle sorte, on auroit voix touz les
matins dans le Moniteur ce qui s'étoit fait en France à propos
des jours pour savoir comment on rempliront la journée.

M. de Baillalonot est-il envoié à Paris ? Si vous le
rencontrez, faites-le causer sur le Pacha d'Egypte. Il doit étre
assez curieux à entendre sur l'état d'esprit où se trouvent aujourdhui
d'hui ces hommes là, et ce qu'on en peut conjecturer. J'admirerai
beaucoup la netteté avec laquelle les Orientaux, quand une situation
est une fois décidée, en prennent leur parti et s'y accommodent,
sans cesse, au fond, de travailler à la changer. Si cette chose
déplait. Il n'y a que cela de digne, et j'ajoute d'utile. Dans
notre monde, on tue en petits efforts contre l'impossible.
C'est dommage que M'hémet Ali ne soit pas sur un plus
grand théâtre, et avec plus d'avoirs.

10 h.

Puis minuit que vous griffonniez pourriez que ce ne soit pas
un signe de lassitude. Je suis fort aise que votre fils
vous reste quelques jours le plus. Je serai fort aise aussi de
le trouver envoié à Paris et de le connaître. Adieu. Adieu.

